

QU'EST CE QUE „NOTRE HERITAGE“ PLUS PARTICULIEREMENT SUR UN MANUSCRIT CONSERVE AU SIEGE DE LA COMMUNAUTE JUIVE („JEVREJSKA OPŠTINA“) DE SARAJEVO

„Otre heritage“ („naša baština“) est un syntagme employe depuis un certain temps en Yougoslavije, qui indique les ouvrages créés dans le passe, non publiés ou non-étudiés de nos jours. Cette expression devrait concerner des travaux sur tous les „peuples et nations“ (narod i narodnosti) de Yougoslavie, mais il est, semble-t-il le plus utilisé à propos des textes sur la Bosnie, et en Bosnie-même où vivent, d'ailleurs, des peuples appartenant à plusieurs confessions ou nationalités, telles que les musulmans, les Juifs, les catholiques et les orthodoxes. Le terme „naša baština“ (notre heritage), qui signifie en langue serbo-croate la même chose que le terme „naše nasljeđe“ est employé aujourd'hui presque aussi souvent que la formule „fraternité-unité“ („bratstvo i jedinstvo“). Comme la recherche sur les musulmans de Bosnie est devenue très développée depuis quelques décennies en Bosnie, (quoique ces études ne sont toujours pas suffisantes ni satisfaisantes), l'expression „notre heritage“ ou „naša baština“, en serbo-croate, connote le plus souvent la recherche sur les musulmans (voire les Musulmans) de Bosnie ayant écrit en langue, arabe ou persane.

Nous n'allons pas discuter ici la qualité de ces études et des nombreuses publications concernant cet heritage, publiées le plus souvent en volume dans les éditions de „l'heritage culturel“ de Svjetlost, à Sarajevo. Nous ne voulons pas non plus discuter si les ouvrages concernant l'heritage culturel sont publiés proportionnellement à la fameuse „clée“ politique. En effet, nous voudrions surtout évoquer le déplorable fait qu'il n'y a pas d'échanges entre les chercheurs yougoslaves. Notamment, les orientalistes qui s'intéressent à la période ottomane, connaissant le turc, l'arabe et le persan, ne se sont jamais intéressés à l'hébreu ni à l'histoire juive, de même que les chercheurs juifs ne se sont pas intéressés à l'heritage musulman ni à l'apprentissage des trois langues orientales, indispensables pour l'étude de la Bosnie ottomane et des différentes cultures qui y cohabitent depuis longtemps.

Le probleme des documents et de leur exploration est etroitement lie aux problemes precedents. Or, les documents historiques de l'epoque ottomane, concerves dans de nombreuses bibliotheques de Bosnie, ne sont toujours pas etudies a fond, de meme que les manuscrits d'ouvrages litteraires, écrits soit dans les trois langues citees ci-dessus (turc, arabe ou persan), soit en hebreu ou en ladino Il y a plusieurs raisons a cela: l'une d'entre elles est le fait qu'il n'existe pas de catalogues complets des manuscrits (comme par exemple dans la bibliotheque de Gazi Husrev bey de Sarajevo), et que souvent de nombreux et precieux documents ne sont meme pas enregistres (par exemple ceur du Siege du la Communaute juive (Jevrejska opština) de Sarajevo.

Une autre question se pose egalement a celui qui s'interesse a l'histoire integrale de la Bosnie et non seulement a la culture d'une confession particuliere: les manuscrits conserves au Siege de la Communaute juive, voire les documents écrits en hebreu ou en ladino, concernent-ils „notre heritage“, c.a.d. l'histoire musulmane; autrement dit: la presentation d'un manuscrit écrit dans une

autre langue que le turc, le persan, l'arabe ou le „bosniaque“, peut-elle etre le sujet de ce colloque? Par ailleurs, il va sans dire que les documents écrits en turc, par exemple, devraient interesser les Juifs car ils comportent des donnees historiques importantes led concernant.

La reponse a la question posee ci-dessus nous parait tout a fait positive. Or, ce que nous désirons souligner, c'est qu'en travaillant sur les Juifs de Bosnie (Sépharades) a époque ottomane, nous avons eu l'occasion de découvrir un certain nombre de manuscrits qui concernent aussi bien l'histoire juive que musulmane, et qui démontrent le faif qu'une étude parallele et comparative se revele necessaire. Le probleme presente ci-dessus a aussi un rapport avec l'étude d'un autre ph'énomene, tel que la litterature dite alhamiado et de nombreux textes dits alhamiado qui ne sont pas encore publies de nos jours.

Que'est qu'en fait la littérature dite alhamiado?

„La littérature alhamiado (aljamiado) est une littérature non-arabe, écrite en caracteres arabes. Le nom est tire du mont „alhamia“, la prononciation aspagnole de l'arabe „al-agamiya“ (traduction: „non arabe, étranger“). Ce furent avant tout les musulmans d'Andalousie que désignerent, tout au début, par cette expression, les différents parlers des habitants du nord de la péninsule des Pyrénées. A la fin du Moyen-Age, ce terme commence a désigner toutes les langues romaines de cette péninsule (le portugal, l'aragon et le catalan) qui n'étaient pas écrites en caractères latins, mais en caractères

arabes. Le sens de cette expression est devenu plus large aujourd'hui et concerne toutes les langues non-arabes qui emploient des caractères arabes comme écriture⁽¹⁾

C'est ainsi que sont expliqués les origines et le sens du terme de littérature alhamiada. Quant aux textes en langue slave locale, écrits en caractères arabes, par des musulmans de Bosnie, ils sont considérés également comme faisant partie de la même littérature dénommée „alhamiada“.⁽²⁾ La plupart de ces textes sont, comme l'on sait, écrits en vers, dans un ton didactique. Par ailleurs, peut-on nommer „littérature alhamiada“ les poèmes écrits en serbo-croate et en caractères hébreux, par exemple? Dans le cas contraire, comment les nommerait-on?

Or, nous avons trouvé l'un des poèmes de ce genre, qui figure dans le manuscrit „Ljekaruša“ (recueil de prescriptions médicales), conserve au Siège de la Communauté juive de Sarajevo (Jevrejska opština). Ce poème est rédigé en langue locale avec des caractères hébreux, en „rashi“ cursive. Il date de la fin du 19^{ème} siècle, d'après l'une des deux dates qui se trouvent dans le manuscrit (la première est celle de 1820 et l'autre de 5599/1890, selon le jeune rabbin Ranko Jajčanin à qui nous voudrions exprimer, par cette occasion, notre gratitude). Le poème est écrit dans le même style que d'autres poèmes dits alhamiada, c'est-à-dire les poèmes écrits en langue slave locale, avec des caractères arabes. Le thème, lui aussi est semblable à celui que l'on lit dans d'autres poèmes dits alhamiada. Il s'agit, plus particulièrement, d'un poème concernant Mahmud Pacha da Tuzla et Mahmud Pacha Fidahi de Zvornik (lu par Ranko Jajčanin). Le poème pullule de fautes de langue slave de ce poème, de même que nous ne savons pas à qui il s'adresse, ni les raisons pour lesquelles il a été noté en caractères hébreux; enfin pourquoi il s'est trouvé dans ce manuscrit des prescriptions médicales.

En revanche, nous n'avons pas pu trouver un poème semblable à celui-ci dans des anthologies de la poésie dite alhamiada, celle de Abdurahman Nametak, ni dans l'ouvrage de Mehmed Kapetanović-Ljubušak⁽³⁾. Par ailleurs, à la fin de ce manuscrit, qui fait hommage au Sultan Mehmed (II?) (dans le texte: „à notre maître le Sultan Mehmed“), se trouve une note qui nous informe que le manuscrit aurait été „révisé par Dominanti Franciscus“. Aussi y figure-t-il également un texte assez illisible, écrit en plusieurs langues avec des caractères hébreux: en français, italien et turc.⁽⁴⁾

1) M. Huković: „Najstariji alhamijado tekstovi“, Bosna i Hercegovina, Enciklopedija Jugoslavije, Leksikografski zavod, Zagreb, 1982. p. 342-343.

2) Ibid, p. 342.

3) Cf Abdurahman Nametak: Hrestomatija bosanske alhamijado poezije, Svjetlost, Sarajevo, 1981. Mehmed Kapetanović-Ljubušak: Istočno blago, t. II Sarajevo, 1879.

4) Communication de Ranko Jajčanin.

Les personnages historiques évoqués dans le poème et les événements auxquels le poème fait allusion indiquent que le poème a été sans doute rédigé au milieu du 19^{ème} siècle. Le texte de ce poème transcrit en caractères latins serait le suivant.

1. *U Zvorniku u Donje Gradivu*
U njoj sjedi Paša Mahmud Paša

2. *A u gornje, Turak Bego Bego*
Na jaliju Paša Fidahiju Ziju

3. (...) *Abdu Bulju Baša*
Ali bila zvornička pokara

4. *Mahmud Paša, Paša (...) Mila majko*
Ne daj grada brez golema

5. *Jada, ni topova bres, černijen rana*
Ni sibjana bres mertvijeh glava

6. *Govorio Paša Mahmud Paša*
Doji meni Tuzla kapetane

7. *Dokji meni Tuzla kapetane*
I njegovu osjen (osam?) pašića

8. *I Sarajli stari gazija*
Ne boj mi se Posavsko vezira i njegova paša
i paša i njegova paša i paša, ni njegova

9. *Abdu Bulju Baša*

Traduction: „Dans la basse ville de Zvornik, c'est là que Mahmud Pacha se trouve, /Alors que le Turc Bego est assis en haute ville, près (?) de Ziya Fidahi Pacha./ (mot illisible) Abdu Bulju Basa; mais le desastre (?) est

dmbe sur Zvornik (provenant de Zvornik)/ Et Mahmud Pacha (crie); (mot illisible) Oh ma chere mere n'abandonne pas la ville sans grandes /Peines, (ne donne pas) des canaux avant que les plaies noires ne s'ouvrent et les tetes ne tombent. /Ainsi parlait Mahmud Pacha. Viens (aide-moi), Le capitaine de Tuzla et huit petits pachas (?) /Même le vieux gazi de Sarajevo! N'aie pas peur du vizir de Posavina et de ses pachas, ni de son Bulju Baša“...

Cette traduction n'est qu'approximative car, d'une part nous ne sommes pas capables de lire le poeme par nous-nemes, et d'utre part, de nombreux mots y sont illisibles. Par ailleurs, il est clair que le poeme n'est pas termine. De plus, il ressemble a de nombreux poemes populaires qui chantent le capitaine da Tuzla. Les évènements auxquels le poeme fait allusion et les personnages qu'il evoque pourraient, sana doute, etre les memes que decrit Hamdija Kreševljaković dans son ouvrage „Kapetanije u Bosni i Hercegovini“⁵⁾. Il s'agit probablement des personnages historiques, tela Mahmud Bey, devenu plus tard le pacha, connu surtout comme le capitaine de Tuzla (Tuzla Kapetan ou Mahmud Tuzlagic) et Mahmud Pacha Fidahija (Fidahic) de Zvornik⁶⁾. Ce sont eux qui auraient provoquë une insurrection a Posavina pendant le regne du vizir Omer Pacha Latas, qui prit fin en 1850. Les rebelles, le fils de Mehmed Pacha de Tuzla et son cousin, Mahmud Beg Gradašćević, ont ete enoyes a Sarajevo avec les autres insurges. Gradašćević mourut dans la prison de Sarajevo en 1851, allora que Mahmud Pacha de Tuzla finit sa vie sur l'ile de Rhodes ou il tut expulsë avec toute sa famille⁷⁾. Ausi, ne sommes-nous pas en mesure de confirmer avec certitude si les pachas cites ici sint veritablement les mêmes que cite H. Kreševljaković. Nous ne connaissons pas, non plus, les autres personnages eyoques dans le poeme.

Une fois de plus, nous tenons a souliger que notre intention est surtout de souligner l'importance de nombreux documents historiques et de nombreux manuscrits d'ouvrages litteraires qui restent inerplores de nos jours. Nous voulona demontrer egalement que les etudes paralleles sur la Bosnie ottomane se rëvëlene absolument nécessaires.

Enfin, notons en conclusion la chose suivante, même si l on suppose que tous ces peuples sont etrangers (ce qu on repete parfois en Yugoslavie), et qu'ils se sont instales en Bosnie il y a plusieurs siecles, ces plusieurs siecles de coexistence ne son-ila, tout de meme, pas sutisanta pour qu ils comencent tout simplement a faire partie de l'histoire bosniaque. Ainsi les études des différentes cultures comprendront, peut-etre, beaucoup moins de lacunes que les precedentes.

5) Hamdija Kreševljaković, Kapetanije u Bosni i Hercegovini, Ilème éd., Sarajevo, 1980. p. 209-210.

6) Ibid.

7) Ibid.

**„ŠTA JE TO NAŠA BAŠTINA
- POSEBNO O JEDNOM RUKOPISU KOJI SE ČUVA U
JEVREJSKOJ OPŠTINI U SARAJEVU“ -**

Djela svih naroda koji su živjeli i stvarali u Bosni pripadaju kulturnom nasljeđu Bosne. U naučnoj praksi, međutim, ne postoji razmjena iskustava među onima koji izučavaju kulture različitih naroda, odnosno ne postoje paralelne i komparativne studije. Pri ovome posebno mislimo na odsustvo paralelnih studija iz oblasti turkologije i hebrastike. Postoji više razloga za to. Jedan od njih je pomanjkanje kompletnih kataloga određenih biblioteka, i nepristupačnost rukopisima. Drugo je činjenica da se muslimanski orijentalisti koji poznaju arapski, turski ili persijski jezik i koji se zanimaju za muslimansku prošlost nisu zanimali za hebraistiku i za prošlost bosanskih Jevreja, ali i obratno, Jevreji nisu izučavali arapski, turski ili persijski koji su neophodni za poimanje bosanske prošlosti rada i posebno. Rukopis koji smo pronašli među djelima pohranjenim u Arhivi Jevrejske opštine u Sarajevu svjedoči upravo o neophodnosti paralelnih i komparativnih studija, i potvrđuje činjenicu da je kulturna baština Bosne jedinstvena i nedjeljiva po nacionalnostima. Ovom prilikom istakli smo posebno jedan rukopis, pisan na lokalnom slavenskom jeziku („bosanskom“), hebrejskim pismom, čiji su tema i stil vrlo slični brojnim alhamijado tekstovima, pisanim na lokalnom slavenskom vernakularu arapskim pismom. U ovom radu donosimo tekst u transkripciji Ranka Jajčanina, zahvaljujući kojem smo i uspjeli da ga dešifrujemo. Riječ je o rukopisu pjesme u kojoj se pominje Mahmud-paša iz Tuzle i Mahmud-paša Fidahi iz Zvornika, pjesme čiji nam autor ostaje ovom prilikom nepoznat kao i razlog zbog kojeg je zapisana na hebrejskom pismu i zbog kojeg se našla među liječničkim receptima rukopisa Ljekaruše.